

PAUL DESJARDINS

---

CELUI QU'ON OUBLIE  
(*Lamartine*)

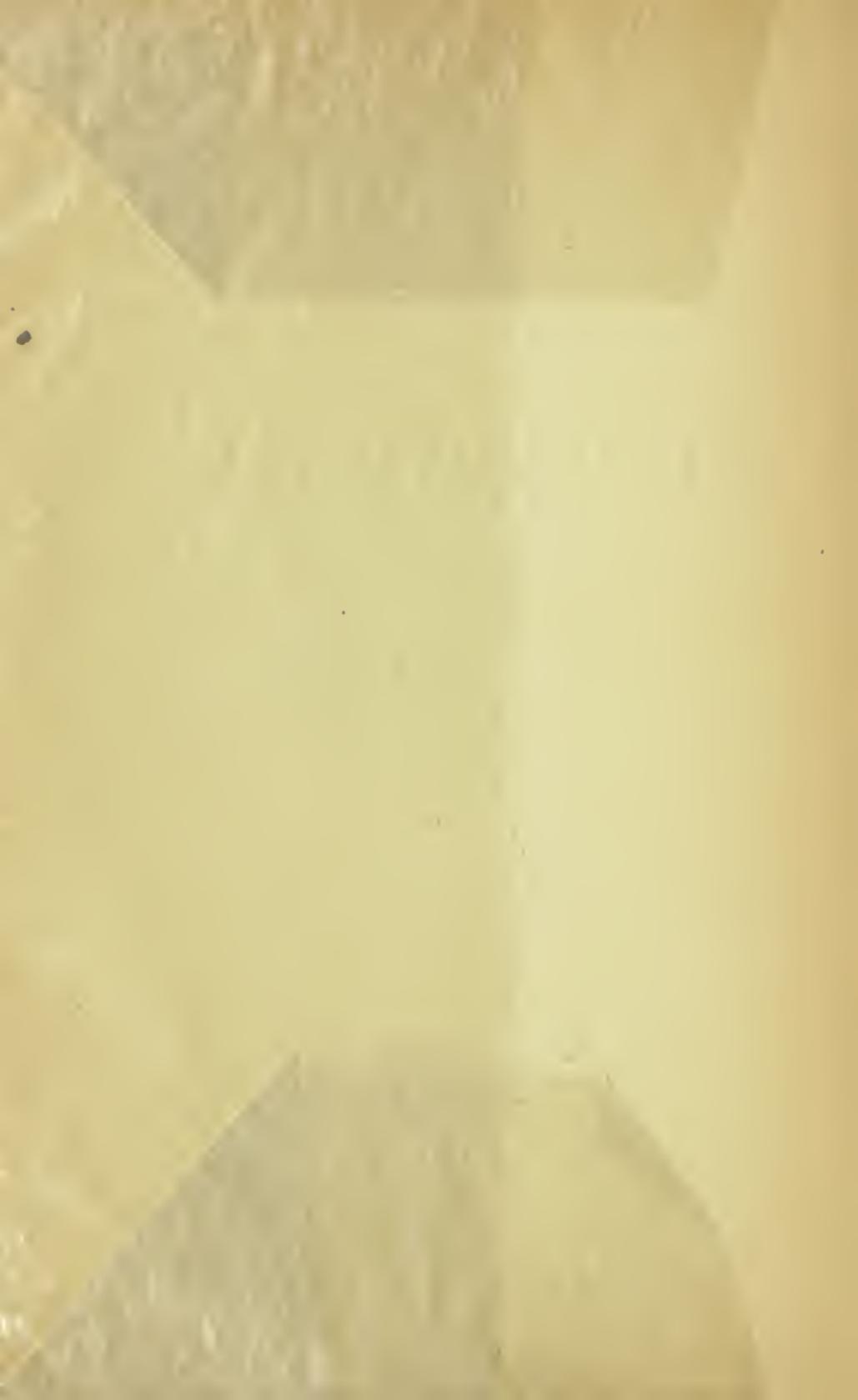
---

PARIS

DAMASCÈNE MORGAND, LIBRAIRE

55, PASSAGE DES PANORAMAS, 55

—  
1 2 2 2



PQ  
2326  
• D476  
1883  
SMRS

# CELUI QU'ON OUBLIE

~~~~~  
LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS  
~~~~~

PAUL DESJARDINS

CELUI QU'ON OUBLIE

PARIS

DAMASCÈNE MORGAND, LIBRAIRE

55, PASSAGE DES PANORAMAS, 55

—  
I I I :

SABLE  
COLLECTION  
SABLE

# CELUI QU'ON OUBLIE

La gloire doit mourir, puisqu'elle vient des hommes.  
Tout ce que nous faisons et tout ce que nous sommes  
N'est qu'un rêve. Mon cœur, hélas ! et mon esprit,  
Ma foi qui prie et croit, mon doute qui sourit ;  
Et mes heures de joie intrépides et franches  
Qui me font ressembler aux pinsons dans les branches ;  
Et la source des pleurs et du muet chagrin,  
Mes haines, mes amours, tout mon moi-même enfin ;  
Ce qui fait que je pense et ce qui fait que j'aime ;  
Les rêves frais éclos que, dans ce moment même,  
J'écoute palpiter de l'aile sous mon front ;  
Mes vers qui pleureront, qui riront, qui vivront,  
Tout cela, je le sais, avant que cent années  
Se soient, fleurs sans parfum, ouvertes et fanées ;

Tout cela, vers chantés, pleurs versés, rêve, amour,  
Dans le vide et l'oubli, sans espoir, sans retour,  
Fondra, neiges d'avril, s'éteindra, feux frivoles,  
Et se dispersera comme ces pailles folles  
Qu'un vanneur d'été laisse envoler de son van !

\*  
\* \*

L'autre soir, accoudé, songeur, sur un divan,  
M'isolant comme un dieu d'Homère en son nuage,  
Je suivais, les yeux clos, cet exquis babillage  
Qu'aujourd'hui, pour penser sur un rythme nouveau,  
L'homme emprunte à la femme, et la femme à l'oiseau.  
Chacun faisait jaillir, du choc des mots rebelles,  
La raison en clartés, l'esprit en étincelles;  
Et moi, naïf esprit, muet, émerveillé,  
J'écoutais, attentif à ce génie ailé  
Qui souffle aux lourds cerveaux de si légères choses,  
Et je cherchais, parmi les femmes et les roses,  
Si j'entendrais le bruit de ses ailes dans l'air.

Soudain ma vision s'enfuit. Sonore et clair,  
Le nom de Lamartine errait de bouche en bouche :  
Comme un faon inquiet qu'un zéphir effarouche,  
Je tressaillis. — Ami, pour lui soyez élément :  
Sans louer, sans blâmer, nommez-le seulement ;  
Je hais qu'on le diffame, et je hais davantage  
Qu'on s'en aille mêler, dans un vil alliage,  
Le cuivre de l'éloge à l'or pur des grands noms.

Un inconnu disait : « Certes, nous soutenons  
Qu'aucun lis ne se fane aussi vite qu'une ode :  
Les larmes, les soupirs changent avec la mode.  
Lamartine parut : on en fut ébloui ;  
Mais son amour vieillit, et ses vers avec lui :  
Il était né mortel. Sa fragile pensée,  
De couleurs et de sons finement nuancée,  
Tremble au bout d'une paille, hésite, se suspend,  
Puis se détache, plane, et se balance au vent.  
Certe on la voit monter : je ne sais quelle grâce  
La fait légère, belle et reine de l'espace !  
Mais la grâce n'est plus : que reste-t-il ? — L'ennui. »

Un poète était là ; je me tournai vers lui :

« Notre avis à tous deux de celui-ci diffère. »

Et lui me répondit :

« Hélas ! qu'y puis-je faire ?

Lamartine est bien mort. Devant l'éclat du jour,

Etoile matinale, il pâlit à son tour.

Sa gloire se dissipe et son laurier s'effeuille,

Et s'il laisse après lui, comme un jasmin qu'on cueille,

Des soupirs parfumés, des rêves voltigeants,

Des sourires mouillés de pleurs, des voix, des chants,

Et des souffles d'amour épars au clair de lune,

Il n'en est pas moins mort, c'est la loi de fortune,

Mort comme Anacréon et mort comme Ronsard,

Pauvre ombre évanouie ! — Un insolent hasard

Dans la tombe a muré sa gloire toute vive.

Mais vous qui souhaitez que cet homme revive,

Pour le ressusciter cherchez d'autres que nous.

Nous fûmes, il est vrai, nourris sur ses genoux ;

Quand tout nous trahissait, ses vers étaient fidèles,

---

Et parfois, en sentant ce cœur pleurer près d'elles,  
Jeunes filles alors, nos mères ont pleuré.  
Aussi, quand dans la paix et l'ombre il est entré,  
Par respect filial nous suivîmes sa bière,  
Nous dûmes à genoux une mince prière,  
Puis revînmes, ayant dûment enseveli  
Ce corps sous une pierre et ce nom sous l'oubli.

Mais ne maudissez point notre âme sèche et dure,  
Ne nous accusez pas : accusez la nature.  
Hélas ! qu'y pouvons-nous ! C'est le destin. Cent ans  
Sont tout ce qu'un mortel peut étreindre de temps ;  
Puis, fût-on Lamartine, on passe. Il fut, nous sommes,  
L'histoire fait chasser les hommes par les hommes ;  
Chacun vient à son jour, vieillards et nouveaux-nés ;  
Ceux-ci germent du sol, ceux-là sont moissonnés,  
Et la terre, tournant sous l'astre qui la dore,  
Fait rentrer dans la nuit ce qui fut dans l'aurore.

Ces grands cœurs espéraient un meilleur lendemain.  
Ils furent, il est vrai, dans le voyage humain,

Les clairons qu'on entend, les torches qu'on regarde,  
Les colonnes de flamme en marche à l'avant-garde.  
Le bâton à la main, las, harassés, poudreux,  
Nous allions confiants, les yeux fixés sur eux.  
Hélas ! il vint un jour où, nous hâtant sans trêve,  
Nous avons dépassé, guidés par notre rêve,  
Ces grands flambeaux éteints qui fument dans la nuit.

Vainement le concert de vos hymnes nous suit,  
Vous déplorez en vain les retours de fortune,  
Votre ombre surannée, ô morts, nous importune :  
Pourquoi l'allongez-vous sans cesse en nos sentiers ?  
Puisque vous êtes morts, soyez morts tout entiers !  
La terre est aux vivants ! »

Je sortis sans rien dire.

\*  
\* \*

J'errais, je regardais les étoiles sourire.  
Mon cœur était plus doux sous le ciel transparent ;

J'oubliais; comme on lave en l'onde d'un torrent  
Ce qu'un fruit malsain laisse aux lèvres d'amertume.

Vous du moins, astres d'or, puisqu'il avait coutume  
D'errer, les yeux levés, sous vos pâles rayons ;  
Plaines, déserts, retraite où nous nous enfuyons,  
Vous, bois pleins de soupirs, nids pleins de douces ailes ;  
Rochers si fiers, forêts si tristes et si belles,  
Vous êtes ses amis et vous le connaissez !  
N'est-ce pas qu'il fut grand, et que ces insensés,  
Sans lui jeter l'oubli, lui jettent le blasphème ?  
Mais vous, bois où l'on pense, antres verts où l'on s'aime ;  
Vous, lacs, miroirs du ciel; vous, torrents écumeux,  
Ne direz-vous donc rien, et, serviles comme eux,  
N'opposerez-vous pas, du fond des solitudes,  
Votre fière révolte à leurs ingrattitudes ?

Alors — les choses même ont un obscur instinct, —  
Un murmure inconnu, très léger, mais distinct  
Et plus faible qu'un chant de cascades lointaines,  
Fit arrêter, pensifs, les Faunes, les Fontaines,

Les Elfes, les Follets, et ces vagues Sylvains  
Qu'on entrevoit la nuit dans l'ombre des ravins.

∴

LA VOIX DU SOIR

Silence!... Voici l'heure ineffable et sereine.  
La Nuit pose son pied sur les gazons frileux.  
Les âmes et les fleurs confondent leur haleine.  
Les bois sont déjà noirs; les cieus sont encor bleus.

C'est l'heure où, les cheveux dénoués par les brises,  
L'essaim mystérieux des nymphes indécises

Suit Ronsard et Marot.

Dans l'air pur doucement descend la nuit divine :  
On voit trembler dans l'eau du lac de Lamartine

Les saules de Corot.

Il me souvient alors d'une voix de sirène  
Qui parfois s'élevait dans le vague des cieus...

Écoutez!... Voici l'heure ineffable et sereine.

La nuit fait son entrée aux bois silencieux.

\* \*

Un saule qui, le soir, voit les Sylphes en danse,  
Se penche et, langoureux, me fait sa confidence :

#### LE SAULE

Au lever de Vesper, il s'égarait parfois ;

Et, dans les longues avenues,

Riantes de plaisir, attentives, émues,

Les Grâces toutes nues

Suivaient à pas légers sa course dans les bois.

De là tant de fleurs sont venues.

\* \*

Des ruisseaux, clairs à rendre un diamant jaloux,

Babillaient en roulant leurs eaux sur leurs cailloux :

## LES RUISSEAUX

Nous ne reverrons plus de telles promeneuses !  
Nous songeons que, jadis, aux heures matineuses  
Où s'en vont aux champs les glaneuses,  
Ta Nymphé, Lamartine, auprès de nous passait  
Dans les clairières lumineuses ;  
Tandis qu'à ses côtés la Nymphé de Musset,  
Ainsi qu'un faon de biche essoufflé de ses courses,  
Rieuse comme le matin,  
Intrépide et jetant ses mules de satin,  
Hasardait un pied nu dans l'eau fraîche des sources.

\*  
\* \* \*

Est-ce chant ? Est-ce odeur ? Là bas, dans les sentiers,  
Je ne sais quoi montait des pâles églantiers :

## LES ÉGLANTIERS DES HAIES

Ses lèvres que la mort, la triste mort a closes,

---

Laisaient tomber des vers, ainsi que nous des roses.

Au concert de l'automne il manque un instrument,  
Un astre manque au ciel, un souffle manque aux choses  
Depuis qu'il gît, muet, dessous son monument,  
O tristesse! — Et parfois il nous semble, vraiment,  
Que le pinson s'est tu, que l'aube s'est voilée,  
Qu'un grand deuil a rempli la voûte constellée,  
Lorsqu'il nous a quittés et qu'il s'est endormi,  
Tant il était notre hôte, hélas! et notre ami,  
Et tant, dans la fraîcheur d'une nuit calme et pure,  
Ses chants s'étaient mêlés aux chants de la Nature!

\*  
\* \* \*

Cependant, comme en songe un fantôme incertain,  
La ville apparaissait dans le vague lointain.  
De là, des hurlements, des chansons triomphales,  
Se répandaient dans l'air calme, par intervalles;  
Et ces hymnes joignaient, dans la brise apportés,  
Au silence des bois la rumeur des cités.

## LES PAVÉS DES VILLES

Nous l'avons vu debout, nous, les pavés des rues.  
Maîtrisant la clameur des hurlantes cohues,  
Jupiter assailli par dix mille Typhons,  
Parmi les grondements sourds que nous étouffons  
Aux gueules des canons, chaudes encor de poudre,  
Tranquille, sachant bien qu'il a pour lui la foudre,  
Il se tait, dédaigneux des rires insultants,  
Et puis, soudain, devant l'émeute des Titans,  
Leur lance son défi comme un coup de tonnerre !  
Et le peuple, ébloui de ce nom qu'il vénère,  
Se demande quel est cet échappé du ciel ;  
Quel est cet enchanteur, quel est ce Daniel  
Qui, sorti souriant de ses monts solitaires,  
Jeté parmi les cris et les rébellions  
Des panthères, parmi la rage des lions,  
Joue avec les lions et dompte les panthères.

\* \* \*

Tout à coup, souvenir des pays sans hivers,

---

De doux accords, mouillés de la fraîcheur des mers,  
Déferlent dans le vide, augmentent..., puis expirent.  
Ainsi l'on sent parfois des choses qui soupirent,  
D'obscurs musiciens qui fredonnent tout bas,  
Qu'on sait là, qu'on devine, et qu'on n'aperçoit pas.

## LES CÈDRES DU LIBAN

Nous l'avons vu rêveur, errant sous nos ombrages ;  
Nous avons entendu vibrer sa harpe d'or  
Et ses hymnes se joindre aux voix de nos feuillages,  
Et nous avons songé, dans le lointain des âges,  
Aux cantiques sacrés des Sibylles d'Endor.

\*  
\* \*

Les vents de nuit, calmés, apaisent leurs discordes.  
Le ciel dort l'œil ouvert comme un sphinx de granit.  
Et, l'ombre s'écartant, dans la flamme, au zénith,  
J'entrevois nettement la cithare à sept cordes,  
La lyre monstrueuse où reposent, dormant,

La sagesse divine et l'humaine folie,  
Tout à coup, elle vibre ; et, furieusement,  
Sans plectre et sans archet, le farouche instrument  
Frémit ainsi que font les harpes d'Eolie.

## LA LYRE

Non, jamais chantre souverain,  
Depuis Simonide et Pindare,  
N'avait sur un trépied d'airain  
Mieux fait résonner la cithare !  
Des cent lyres de l'univers  
Il n'en est point qu'on me compare  
Pour le doux frisson de ses vers !  
De voix, de sanglots toute pleine,  
L'âme du poète chanta ;  
Et moi, vibrant sous son haleine,  
J'accompagnai, lyre lointaine,  
Napoléon à Sainte-Hélène  
Et Jésus-Christ au Golgotha.

Cet homme sur la terre obscure  
S'est levé, comme le soleil,  
Quand il invite la Nature  
A s'ouvrir au vaste réveil,  
Et que, dans la brume marine  
Où point un sourire vermeil,  
Hennissant, dressant leur poitrine,  
Rappelant l'homme à ses travaux  
Par leur fanfare coutumière,  
Blancs, neigeux, ses quatre chevaux  
Humides du baiser des eaux,  
A pleins poumons, à pleins naseaux,  
Soufflent la joie et la lumière!

Il parut : tout fut rajeuni ;  
On but aux sources éternelles,  
Et l'âme, éprise d'infini,  
Sentit qu'il lui venait des ailes.  
Poète, aux anges d'ici-bas  
Il tendit ses mains fraternelles,  
Jusqu'au jour où, croisant ses bras,

Voyant que la foule hébétée  
Le regardait en inconnu,  
Il pleura, comme Prométhée ;  
Et, Dieu fuyant un monde athée,  
S'envola, grande ombre irritée,  
Au ciel dont il était venu.

\*  
\* \* \*

Alors tristes ou gais, pleins d'ombre ou pleins de flammes,  
Sombres enfants du cœur, feux follets de l'esprit,  
Des concerts, par milliers, montèrent dans la nuit.  
Et c'était le soupir ou la chanson des âmes,  
Ceux qui vivent sur terre et ceux qui ne sont plus.  
Je distinguai des voix dans leur hymne confus :

#### UNE AME SUR LA TERRE

Lamartine nous prend et nous mène aux étoiles,  
Puis nous laisse, éperdus, devant les derniers voiles  
Qu'il dédaigne de soulever ;

Il assoupit notre âme et nous faisons le rêve;  
Son hymne est incomplet et, s'il faut qu'on l'achève,  
C'est à nos cœurs de l'achever.

Il est un point exquis où, douce, ample, infinie,  
La parole s'épure et devient harmonie,  
Et rentre au ciel, son élément;  
Le vague de tes chants, ô poète, me charme,  
Ton vers sourit, ton vers pleure, et dans une larme  
Tu sais tailler un diamant!

Mais ta gloire s'éteint, ton astre diminue  
Au point de n'être plus qu'une étoile perdue  
Dans le vaste firmament noir;  
Sur notre horizon vide, ami, reviens encore :  
Pour nos pères tu fus l'étoile de l'aurore,  
Sois pour nous l'étoile du soir!

## UNE AUTRE AME SUR LA TERRE

Berce, berce-toi, mon âme;

Puisqu'ici tout est infâme,  
Ne songe à rien ;  
Et sur un char de nuage  
Enfuis-toi pour un voyage  
Aérien !

Viens avec nous, Lamartine,  
Viens sur la triste colline  
Où nous dansons ;  
Ami des douleurs humaines,  
Tu sais endormir nos peines  
Par tes chansons.

Quand se rouvre ma blessure,  
Tu sais la méthode sûre  
Pour la guérir ;  
Et ta douce Muse enseigne  
A toucher un cœur qui saigne  
Sans le meurtrir.

## UNE AUTRE AME SUR LA TERRE

Dis-nous, princesse Poésie,  
Pour couvrir ton corps peu vêtu,  
Ton corps de lis et d'ambrosie,  
Quelle robe choisiras-tu ?  
Pour ton manteau d'impératrice,  
Nous qui sommes à tes genoux,  
Quelle nuance élirons-nous  
Dans l'arc-en-ciel de ton caprice ?

André, ton premier amoureux,  
Broda dextrement, pour te plaire,  
Sur un firmament aux yeux bleus  
Les saphirs de l'écrin stellaire.  
Il fit pour tes seins palpitants,  
Avec l'air, les bois, les rivages  
Et le blanc duvet des nuages,  
Une robe couleur du temps.

Puis ton soupirant Lamartine

Pilla l'argent des blancs pommiers,  
La rose où l'abeille butine,  
Et l'arbre où nichent les ramiers.  
Il te fit, avec la nuit brune,  
L'opale, la nacre, l'azur,  
Et le sourire d'un ciel pur,  
Une robe couleur de lune.

Alors Hugo prit ses ciseaux  
Et sur la blancheur de ta gorge  
Fixa des plumages d'oiseaux ;  
Et, mêlant dans sa grande forge  
L'escarboucle à l'éclat vermeil  
Et les rubis couleur de braise,  
Il fit sortir de sa fournaise  
Une robe où luit le soleil.

Dis, reine des capricieuses,  
Préféreras-tu, sans remord,  
A ces trois robes précieuses  
La triste peau d'un âne mort ?

Ah ! pauvre, pauvre Poésie,  
Au lieu du beau tissu changeant  
Fait de lune et lamé d'argent,  
Quelle robe t'es-tu choisie ?

## UNE AME DANS LE CIEL

Tu vis ce paradis dont on n'est jamais las,  
Frère, j'en fus témoin. Titan voleur de flammes,  
Tu dus entrer au ciel vivant, car tu parlas  
La langue que l'on parle au beau pays des âmes !

\*  
\* \* \*

Ainsi ces voix chantaient dans l'horreur des forêts ;  
Et pendant que, rêveur, en moi je comparais  
A l'oubli des mortels la mémoire des choses ;  
Que, songeant au héros de ces apothéoses,  
Je pesais si l'on doit le plaindre ou l'envier,  
Un vent s'était levé, vent qui faisait plier  
Les arbres devant lui, comme un souffle d'apôtre.

Les chênes, les ormeaux, se penchant l'un vers l'autre,  
Se saluaient avec de doux gémissements.

La lune apparaissait au zénith, par moments,  
Puis un archange obscur la couvrait de son aile,  
Sans bruit : tel un remords, dans l'âme criminelle,  
Tantôt surgit vengeur, tantôt s'évanouit.

Comme d'énormes chiens, les souffles de la nuit,  
Avec des cris hurlants, avec de sourdes rages,  
S'acharnant au troupeau vagabond des nuages,  
Le chassaient devant eux dans les plaines du ciel.



Alors, sous l'ouragan sombre et torrentiel,  
Vaste rébellion qu'aucun roi n'eût fait taire,  
J'entendis se croiser, dans les vents furieux,  
La voix de la douleur qui montait de la terre  
Et la voix de l'espoir qui descendait des cieux.

PREMIÈRE VOIX

« Ecoute ce qui fut.

## DEUXIÈME VOIX

Entends ce qui doit être.

## MOI

Quel que soit mon destin, j'ai soif de le connaître,  
O voix du monde obscur, voix des cieux étoilés,  
Parlez-moi ! Quels que soient vos oracles, parlez ! » —



## PREMIÈRE VOIX

« Hélas ! Homère, Dante, André Chénier, génies  
Dont les soupirs se sont fondus en harmonies !  
Hélas ! noms glorieux d'éclairs environnés,  
Vous êtes morts pleurants comme vous êtes nés !  
Vous avez épuisé l'amer plaisir de vivre,

Et l'Histoire a gravé, vengeresse, en son livre,  
Que la Justice est sourde et que l'Homme est méchant.  
C'est pourquoi, jeunes cœurs, sachez, en y marchant,  
Que le sentier de gloire est un sentier d'épines.  
Et que sur les Miltons et sur les Lamartines,  
Plus de maux ont plané qu'on ne voit, au printemps,  
De moucherons danser le soir sur les étangs !  
Sachez quelle est la joie et le doux privilège  
De ceux qu'Homère accepte en son chantant cortège :  
Rire aujourd'hui, pleurer hier, pleurer demain,  
Vivre seul, mourir seul, nulle main dans sa main,  
Les yeux levés, pauvre ange exilé sur la terre,  
Fixer d'un œil hagard la porte du Mystère,  
Parfois, les poings crispés, l'ébranler sur ses gonds ;  
Combattre, terrasser d'invisibles dragons ;  
Etre celui qui croit, quand le genre humain doute ;  
Chercher son guide en soi, chercher au ciel sa route ;  
Pressentir en mourant qu'au fond des sombres cieux  
L'Oubli va se lever quand la Haine se couche ;  
Puis mourir triste, un chant d'allégresse à la bouche,  
C'est le lot des mortels qui sont aimés des dieux ! »

\*  
\* \*

## DEUXIÈME VOIX

« Sachez qu'il faut planer, quand on a d'amples ailes,  
Un cœur haut, des yeux fiers, des bras au joug rebelles,  
Et l'invincible goût du souriant azur !  
Sachez que rien n'est pur quand le cœur est impur :  
Sachez que l'or se fond, que les fleurs se corrompent,  
Et qu'il faut, aux grandeurs qui brillent et qui trompent  
Et vous laissent après plus affamés qu'avant,  
Aux hochets pleins de bruit, aux hochets pleins de vent,  
Préférer les grandeurs qui survivent entières ;  
Et que c'est peu de chose, au fond des cimetières,  
Qu'un crâne de monarque en son charnier jeté  
Tout bourdonnant encor d'un bruit de vanité ;  
Tandis que s'en aller dans le soir, dans l'aurore,  
Etre mort, semble-t-il, et pourtant vivre encore ;  
Vivre dans l'eau des lacs, vivre dans le ciel bleu ;  
Occuper à jamais la mémoire de Dieu ;

Commencer par la mort une immortelle vie,  
Et s'endormir enfin, âme heureuse et ravie,  
Au divin bercement des beaux vers qu'on a faits,  
C'est sortir du combat, c'est entrer dans la paix,  
Et ce n'est point périr que périr de la sorte!

Oubliez ! oubliez, mortels, que nous importe ?  
Notre gloire est en nous, où vous n'atteindrez pas ;  
Vous nous blâmez tout haut ; nous vous blâmons tout bas ;  
Nous récusons l'oubli comme l'apothéose :  
La gloire, ce n'est rien ; l'oubli, c'est peu de chose.  
Puisque la Mort vous fauche avec la même faux,  
Que valent vos vivats et vos chants triomphaux ?  
Vous mourrez comme nous. Si vous ne pouvez prendre  
En vos petites mains que quelques grains de cendre,  
Croyez-vous, ô mortels, qu'on s'en ira chercher  
Si c'est pour faire un trône, ou pour faire un bûcher ?  
Qu'importe votre encens ? qu'importe votre blâme ?  
Vous n'arracherez pas ses ailes à notre âme.  
Qu'importe ce manteau de silence ou de bruit,  
Pourvu que dans l'oubli, pourvu que dans la nuit,

Défiant le destin par un recours suprême,  
Devant la solitude et Dieu, devant soi-même,  
On ait le sentiment hautain d'avoir été  
L'ami de la Justice et de la Vérité ?  
Les palmes sont de trop. On peut se passer d'elles.  
Le Bien, le Beau, le Vrai sont choses immortelles ;  
Celui qui les contemple et qui les porte en soi,  
Fût-il obscur, fût-il esclave, fût-il roi,  
S'il marche à la clarté de leur flamme sereine,  
Est grand de leur grandeur, et transfuse sans peine  
En son être mortel leur immortalité.  
Voilà le vrai laurier ! Poètes, c'est le vôtre !  
Il suffit pour l'avoir de l'avoir mérité.  
Que voulez-vous de plus ? Je n'en connais point d'autre. »

\*  
\* \* \*

L'Aurore cependant, levant son voile frais  
Fait d'une aile de guêpe où perle la rosée,  
Errait, pieds nus, dans l'herbe humide des forêts.  
Le matin s'éveillait.

\*  
\* \* \*

### L'espérance brisée

Laisse, bien que le front sourie et soit joyeux,  
Un vide au fond du cœur et des pleurs dans les yeux.  
J'écoutais, sans parler, la voix grave et sereine ;  
Je songeais : « C'est donc là le prix de notre peine ?  
Qui donc vivra, grand Dieu ! si Lamartine est mort ?  
Il avait mis en lui, sitôt né, sans effort,  
Tout ce que, dans la boue où le genre humain reste,  
On peut au firmament prendre de bleu céleste,  
De blancheur nuageuse et de sérénité !  
Il n'était que musique, il n'était que clarté ;  
Et, réglant sa pensée au pas de la cadence,  
Il menait son génie ainsi qu'un chœur de danse.  
Ah ! si, malgré l'or pur à sa lyre attaché,  
Cet archange qu'au front la gloire avait touché,  
N'eut pour toute auréole et pour tout diadème  
Que l'immortalité qu'il se donna lui-même,  
Et s'il n'avait pour phare, en l'ombre de son cœur,

Que l'éternel flambeau d'un astre intérieur,  
Quel triomphe, Dieu juste ! attend ceux qui le suivent !  
Ceux qui sont aujourd'hui, qui travaillent, qui vivent  
Brûlés par les étés, transis par les hivers ;  
Et ceux qui, sans clémence, à grands coups de grands vers,  
Immolant le bon sens et clouant la pensée,  
Tâchent de conjurer la mort, leur fiancée ;  
Que seront-ils demain, que seront-ils, sinon  
Un peuple ténébreux, un grand troupeau sans nom,  
Une horde, un chaos, qui va, marche, fourmille,  
Illuminé soudain par un éclair qui brille,  
Et soudain abîmé dans l'éternelle nuit ?

C'est là que ma fortune en chantant me conduit.  
J'entends battre votre aile, ô lourds oiseaux funèbres,  
Je te devine, oubli, je vous pressens, ténèbres,  
Et ma gloire suivra mon corps dans le tombeau.

Hélas ! pour être vrai, le rêve était trop beau !  
J'avais tort de penser que c'était peu de chose  
Qu'un vain nom voltigeant sur une lèvres rose,  
J'avais tort.

Mais voici que je suis châtié :  
Mon cœur, en se sentant si fou, se fait pitié ;  
En se sentant si faible, il pleure et désespère,  
Et s'en va défaillir, Songez, maître sévère,  
O Dieu, que dans l'arène où s'usent nos ardeurs,  
Qui supprime le but, supprime les coureurs ;  
Songez qu'il faut un port au terme du voyage,  
Et qu'un pilote, en mer, courrait droit au naufrage,  
Sans le grand doigt levé du clair septentrion.

Mais quelle étoile aurai-je, et quelle ambition,  
Si vous prenez le cœur, si vous prenez la vie,  
Tout ressort vigoureux et toute noble envie ;  
Et si vous éteignez la gloire, feu subtil,  
Astre en qui j'espérais et j'avais confiance,  
Si vous m'arrachez tout, que me restera-t-il ? »

Le jour qui se levait me dit : « Ta conscience. »

---

IMPRIMÉ

PAR

MARCHESSOU FILS

AU PUY





LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSEAU FILS